

DO YOU SPEAK BRETON?

Pour l'ultime rentrée du millénaire, le drapeau breton flotte sur Carhaix-Plouguen ! Après deux ans de bataille politico-juridique contre l'Etat, l'association Diwan vient d'ouvrir son premier lycée. Si les cours ont lieu au milieu des travaux, ils sont tous en langue régionale. Et affichent complet. Visite en VO.

PAR MYRIAM LÉON PHOTOS BERTRAND DESPREZ

Carhaix-Plouguen, nombril de la Bretagne. Isolé dans les terres, à 100 kilomètres de Brest, de Rennes, de la Manche et de l'Atlantique. La brume matinale s'estompe sur le parc de Kerampuil. Rien, ni les vitres brisées ni la façade pelée, ne paraît pouvoir ébranler la majestueuse silhouette du manoir. A l'image de cette région du centre de la Bretagne, il semble se battre contre la désertification. Depuis quelques mois, il est devenu symbole d'une guerre entre l'Etat et le peuple breton. Au cœur du conflit : l'ouverture sur ses terres d'un lycée estampillé Diwan (« le germe » en breton). L'association, créée en 1977 de l'Ecole laïque et gratuite en breton, a acquis une certaine habitude de la lutte. Chaque ouverture de classe tourne au parcours du combattant qui oblige à briser le scepticisme et les a priori, à trouver des fonds, des locaux, des profs. Au tout début, granges, maisons, garages s'improvisent salles de cours. Sa première ma-

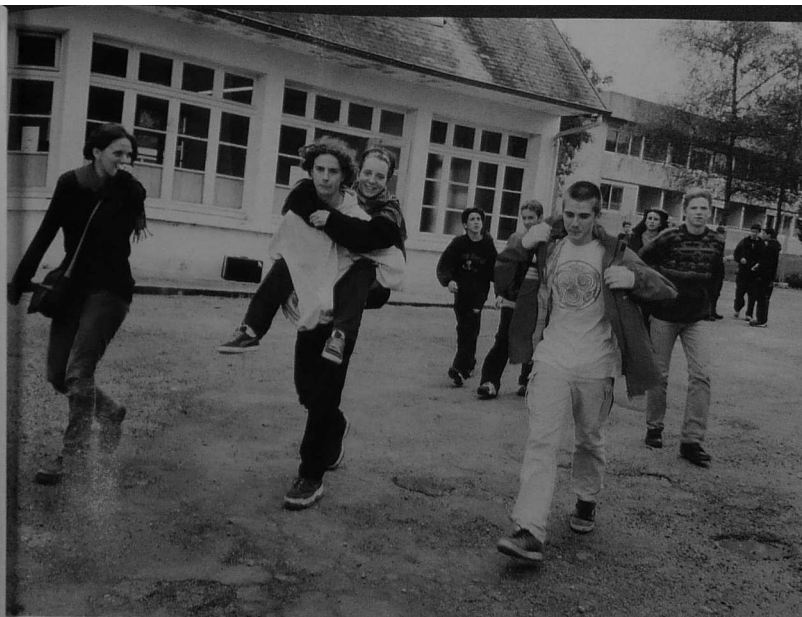
ternelle, à Lampaul-Ploudalmézeau, comptait cinq élèves. Pour la dernière rentrée du millénaire, Diwan scolarise deux mille bretonnants âgés de 2 à 20 ans. Il aura fallu attendre 1994 pour qu'un ministre de l'Education, François Bayrou, propose la « mise sous contrat d'association » des écoles. Autrement dit, les profs sont rémunérés par l'Etat. Diwan reste un organisme privé, tout en fonctionnant comme une institution publique, mais sans les avantages. Après cet amnistie, l'association espérait offrir à ses lycéens sans lycée leur premier établissement « fixe » en toute sérénité. Au contraire, elle doit mener une bataille décisive. Le projet remonte à février 1997. Les huit mille cinq cents Carhaisiens, vivant une hémorragie démographique et économique, ont rapidement vu cette future réalisation d'un bon œil. De surcroît, l'implantation du « germe » annonce la création sur le même

site d'une technopole bretonne réunissant des associations culturelles. Une centaine d'emplois à la clé. Le conseil régional vote une subvention de 10 millions de francs pour rénover l'ancienne maison de retraite de Kerampuil et y installer les lycéens affluant de toute la Bretagne. Tout se déroule dans l'harmonie jusqu'en mars 1999. Mais deux mois avant le début des travaux, le préfet, représentant de l'Etat, se réveille et décelé une infraction à la loi limitant l'argent public accordé aux écoles privées. Il demande l'annulation de la subvention et déclenche une mobilisation sans précédent du côté de Diwan. Le 27 mars, huit mille personnes convergent sur Carhaix et défilent dans les rues parées pour l'occasion, du Gwenn-ha-Du (drapeau breton). Le préfet persiste, porte plainte contre la Région et tente d'annuler l'ouverture du lycée. En vain ! Les travaux démarrent. Quelques jours avant la rentrée, en plein branle-bas de combat, la commission

de sécurité accorde l'autorisation d'ouverture. Jeudi 9 septembre, Jonathan, 15 ans, surgit d'une baraque située derrière l'aile droite du « château ». Il souffle dans un sifflet d'arbitre de foot en courant de salle en salle. « A défaut de sonnerie, il fallait trouver une solution, et puis ça responsabilise les élèves », explique Marcus, le pion. De l'avis de Jonathan « ça oblige surtout les profs à nous lâcher à l'heure ». L'endroit tient du vaste chantier : barrière de sécurité et port du casque obligatoire dans la plupart des bâtiments actuellement en réfection. Les dortoirs et la cantine devaient être livrés à la fin des vacances de la Toussaint. Le reste du confort se profile à l'horizon de janvier 2000. Mais trois jours après la rentrée, le camping s'organise. Midi et soir, les élèves mangent à la cantine de l'hôpital de Carhaix. Sur quatre-vingt-neuf inscrits, quatre-vingt-un sont pensionnaires, même s'ils vivent à quelques kilomètres de l'établissement. Les

seize professeurs font cours dans des préfabriqués montés dans l'urgence ou des pièces aux fenêtres en partie murées. « On vit dans un lycée SDF, on déménage chaque année » Marteaux piqueurs, perceuses et bulldozers déchirent obstinément le silence campagnard. Pas facile, question concentration, mais pour Diwan c'est déjà un luxe d'avoir des murs. L'année dernière, les lycéens squattaient à Brest les locaux d'un supermarché. Ils disposaient chacun d'un mètre carré pour étudier et dormaient dans un centre nautique. Ils prenaient leur mal en patience, persuadés qu'à Carhaix ils pourraient enfin bénéficier d'un lycée décent. Début août, plus personne n'y croyait, à part eux. Des personnes âgées résidaient encore à Kerampuil, attendant d'être emmenées dans leur nouvelle maison de retraite. Le chassé-croisé entre jeunes et anciens bretonnants ayant tourné au feuilleton politico-culturel, la si-

tuation semblait bloquée et rien n'était prévu pour recevoir les inscrits. Mais après toute une scolarité passée à débambuler dans « la famille Diwan », les élèves étaient déterminés à débarquer à Carhaix, quel que soit l'imbroglio juridique. « De toute façon nous n'avions nulle part où aller. On étudiait dans un lycée SDF. Tous les ans, on déménage... C'est galère, mais ça crée une ambiance entre nous, une force, explique Marion, 17 ans, dégaîne peace and love mais regard bleu déterminé. Cette fois, on pensait enfin pouvoir poser nos valises, alors, si ça n'avait pas ouvert, on serait venus quand même, on aurait suivi les cours dehors. » Marion est depuis la maternelle à Diwan. Elle rêve de voyages lointains, d'innombrables magnifiques, écoute du Bob Marley et prépare son bac pour la fin de l'année. La perspective d'effectuer une terminale dans un lycée français la hérisse. « Tous ceux qui quittent Diwan après le collège le regrettent très rapi- »



Luxe et précarité riment en breton. Les lycéens vivent dans des bâtiments en chantier. Mais la cour de récréation fait plus de 10 hectares.



Fin septembre, le téléphone est enfin installé à l'entrée du réfectoire. Privilège des lycéens-campeurs : graffiti à volonté dans les chambres.



Jusqu'à la quatrième, tous les cours sont dispensés en breton à l'exception des langues, selon la méthode de l'immersion préconisée par le lycée.

dement et reviennent s'ils le peuvent. Ici, on les appelle les revenants. » Marion fait partie des pensionnaires. Tous s'obstinent à ne pas imaginer « ce qu'on irait faire chez nos parents ». Même si, pour l'instant, toute la tribu doit se partager quatre douches sans eau chaude. Un détail ne prêtant qu'à sourire, ou à riller, au gré de l'humeur du moment. Commencer sa scolarité dans une grange, ça forge la capacité d'adaptation. « On est des lycéens Cro-Magnon. Il y a plein de trucs qui semblent couler de source pour tout le monde. » Nous, quand on pourra se laver sans geler sur place, ça va nous réjouir », raconte Anna, petite brune incisive de 17 ans. Dans les dortoirs règne une joyeuse ambiance de vacances. L'installation étant provisoire, les adolescents ont l'autorisation de déliner sur les murs. Les tags au nom des Bagadou (ensemble de musique traditionnelle) côtoient des slogans di-

vers : « L'intelligence s'arrête où commence le racisme », « Anarchy in the school », et des poèmes en breton. Les garçons font régulièrement irruption dans les chambres des filles, mais se barent avant d'être trop lourds. Tout le monde détecte sans mots, dans l'expression du visage, les limites à ne pas dépasser. « Certains d'entre nous sont depuis la sixième ensemble, raconte Morwena, qui partage sa chambre avec Marion et Anna. Ici, s'il y en a un qui grince des dents la nuit, on est au courant. En plus, en dehors de l'école, on côtoie le même milieu. On connaît tous nos parents, voire nos grands-parents. On se retrouve dans les manifs ou dans les festoù-noz. Avec les profs, c'est pareil. Mes copains de l'extérieur, quand ils voient leurs enseignants, ils s'en vont en courant. Nous, on les tutoie et si on se croise, ça ne pose aucun problème de boire un coup ensemble. »

Parfaitement conscients d'être des privilégiés, malgré la précarité, ces adolescents ont pris l'habitude de se battre pour suivre leur scolarité comme ils l'entendent. Loin des usines à apprendre. Avec pour toute la Bretagne, vingt-cinq écoles primaires, trois collèges et un lycée, ce désir passe très vite par l'éloignement de la famille. Ensuite, il faut sans cesse mener des actions pour continuer à faire vivre ce système éducatif original. Et, ultime revendication, obtenir le statut d'école publique. « On doit être les seuls dans le monde à manifester pour aller en cours, s'amuse Anna. Une fois, j'avais 8 ans, les CRS ont tiré des grenades lacrymogènes. Les enfants étaient en première ligne, comme dans toutes les manifestations Diwan. » Longtemps, l'antagonisme entre bretonnants, indépendantistes, voire poseurs de bombes, leur a collé à la peau. Il est vrai qu'à leur façon Marion, Anna, Morwena,

Konogin, Metig, Lting, Meriadeg, Nolwenn se battent « en première ligne » contre la mort d'une langue... puisque, naturellement, ils parlent, pensent, rêvent en breton et partagent ce plaisir depuis des années. « On ne voit pas ce qui a d'extraordinaire, explique Loeiza, 16 ans, avec un large sourire. Mais, à force de nous mettre des bâtons dans les roues, on devient militants. On dirait que parler notre langue est un acte politique. » Malgré l'évolution des mentalités dans les régions et la charte des langues minoritaires adoptée par l'Europe, la récente opposition de Chirac et de Jospin à leur reconnaissance démontre que la France se crispe sur ses positions. Le 29 septembre, le tribunal administratif de Rennes a donné raison au préfet. La Région a fait appel et les travaux se poursuivent. Au départ, le but de l'association Diwan n'était pas politique, mais pragmatique : combler un

manque. Des personnes voulaient voir leurs enfants apprendre le breton. C'était tout simplement impossible. Alors les parents ont pris l'éducation de leurs enfants en main. Le système repose sur l'immersion. « Nos copains nous envient, parce qu'on est polyglottes » L'enseignement et la vie s'y déroulent en breton. Les enfants n'entendent le français, « la langue dominante », qu'à partir du CE1. Dès la quatrième, l'anglais est utilisé pour des cours d'histoire, de géographie et de biologie. A 14 ans, tous les élèves sont parfaitement trilingues et se débrouillent en espagnol ou en allemand. Certains apprennent même le latin ou l'arabe. Il y a deux ans, Diwan présentait ses premiers candidats au bac : 100 % de réussite. Cette année, sur douze concurrents, onze l'ont obtenu, souvent avec mention. La précarité, un facteur de déve-

loppement intellectuel ? Peut-être, mais c'est surtout un système pédagogique qui porte ses fruits. « Nos copains nous envient parce qu'on est polyglottes, explique Ael, 15 ans. En fait, on a la chance d'être peu nombreux. Les profs pratiquent la méthode de la noyade : par exemple, en cours d'espagnol, on ne parle qu'espagnol. Et puis, très rapidement on nous lâche en Irlande, au Pays basque espagnol ou en Allemagne, on est bien obligés de se débrouiller et là, on progresse vraiment. » Dans la salle des professeurs, Fatia, Berbère, prof d'espagnol et d'arabe, Kataline, Hongroise, prof de français et de latin, Ffrank, Gallaise, prof d'anglais, discutent en breton de cette rentrée mouvementée. « J'étais en cours dans une espèce de cave, le sol est tranquille que j'avais trouvé, quand un ouvrier est arrivé en criant : "C'est dangereux, vous ne pouvez pas rester là." Di coup, »



Repas (en haut à gauche) l'entrée de la cantine, cours et animation (séance de lutte bretonne en bas à gauche) rythment les journées des pensionnaires.



Les terminales de cette année n'auront jamais connu un lycée normal. Mais l'année prochaine, c'est juré, fini les préfabriqués.

J'ai passé mon heure sur les marches du château... Il faut avoir de l'humour pour enseigner à Diwan. Toutes trois ont été recrutées parce qu'elles concevaient l'enseignement différemment tout en suivant le programme de l'Éducation nationale. J'ai vécu dix-huit ans en Algérie, puis j'ai enseigné dix-huit ans en Bretagne et nous sommes venus nous installer ici. J'ai dû repasser le Capes, puis chercher du travail. J'ai découvert l'école Diwan, qui correspondait à ma manière de travailler. Une bouffée d'air frais. La pédagogie à la française ne me plaisait pas du tout. L'immersion consiste à adapter son langage de façon à ce qu'il soit compris par les élèves. Ça permet très vite la plaisanterie et, question rite, ils sont les premiers. Au départ je ne parlais pas breton, ça ne posait pas vraiment de problème puisque je fais mon cours en espagnol.

Du coup, j'expliquais tout, une règle de grammaire comme le sens d'un mot, dans cette langue. Et, au bout d'un an, j'avais appris le breton dans les couloirs de Diwan. Kataline, elle, a découvert la Bretagne et sa langue parce qu'elles étaient cachées. En Hongrie, la France a une image extrêmement unifiée. J'étudiais la culture celtique et j'ai réalisé qu'elle était vivante, toute proche et pourtant mystérieuse. En 1993, je suis venue en Bretagne pour étudier, je me suis sentie chez moi, je suis restée.

« J'ai eu l'impression d'arriver dans une famille »

Dans le parc du manoir de Kerampuil, devenu cour de récréation, les jeunes se réunissent autour de la chapelle. Quelques musiciens du lycée improvisent un bœuf, guitare, accordéon diatonique, biniou, bombarde. Un peu à l'écart, à l'abri de grands

arbres, un groupe de filles de seconde chantent du Louise Attaque puis changent de répertoire pour entonner leur chant révolutionnaire spécial manif. Guir Vretonnel (« Vrai Breton ») : « Le cœur bien haut pour chanter la gloire de la Bretagne, notre pays, et protéger le trésor de sa jeunesse, de la langue, de la paix et de la liberté... » Gwen, 17 ans, n'a pas cette culture militante. Elle a choisi de passer sa terminale à Diwan mais vient d'une école catholique. Elle souhaite améliorer son breton. Son père l'enseigne dans le privé, mais elle n'a pas trouvé meilleure école. L'idée m'est venue cet été. J'étais en vacances en Irlande avec quatre lycéens de Diwan. Ils m'ont incitée à les rejoindre en me racontant qu'on rigolait bien. J'ai l'impression d'arriver dans une famille, ça ne va pas être évident de s'intégrer, mais tous m'ont immédiatement pro-

posé de m'aider. L'ambiance entre les élèves et avec les profs est un peu à part. Il n'y a pas de rapport hiérarchique mais un respect mutuel. J'ai encore du mal à tutoyer mes profs. Pour moi, la pension, c'est aussi nouveau. Je considère que ça fait partie de l'apprentissage. C'est une chance de pouvoir intégrer cette école. Beaucoup de mes copains aimeraient apprendre le breton mais n'en ont pas la possibilité. En 1990, l'Insee recensait 480 000 bretonnants, soit 12,5 % des 3 847 821 Bretons. Parlé essentiellement par les vieux, le regain était voué à une mort lente. Le regain d'intérêt pour la musique celtique a sensiblement inversé cette tendance. Les cours du soir pour adultes se développent. L'engagement pour la survie d'une culture est maintenant accompagné d'une réalité économique. Les bretonnants diplômés trou-

vent facilement du travail dans le socioculturel, l'enseignement ou les médias. Après une licence d'histoire, Gwenyva a eu quatre propositions d'embauche. Je suis la première génération d'enfants Diwan sur le marché du travail. Elle s'occupe à Carhaix de la section langue bretonne du parc d'Armorique et donne des cours à une population de plus en plus intéressée. Erwan, lui, est reporter au *Poher*, hebdomadaire de la région. Alors qu'il suivait sa formation de journaliste à Marseille, il a appris par correspondance le breton et maintenant il écrit dans les deux langues. Pierre-Yves, son collègue, l'utilise lui aussi régulièrement dans son travail. J'étais très branché fest-noz. En 1993, ça faisait encore plouf, d'y aller. Un an plus tard, tout le monde fréquentait ces fêtes conviviales, le seul endroit où tu peux t'éclater avec ta grand-mère.

J'ai voulu aller plus loin et j'ai suivi des cours du soir à Rennes. En un an, je le parlais. Aujourd'hui, même s'il vit au Mexique, à chaque fois qu'il revient au pays, il trouve des contrats dans la presse régionale. Contrairement aux autres adolescents, les lycéens de Kerampuil ne craignent pas le chômage. Reste à trouver un métier qui leur plaît. L'important n'est pas que mes enfants travaillent en breton, explique Joëlle, mère de trois élèves et institutrice dans le public à la retraite. Je constate que grâce à Diwan ils sont très ouverts. Ils ont vécu l'intolérance, ça les aide à être tolérants. Maintenant, j'espère qu'ils auront l'occasion de vivre en breton. J'ai l'impression qu'aujourd'hui, c'est passé dans les moeurs. Fini la honte.

* Le coût de la rénovation du lycée est estimé à 15 millions de francs, la Région en fournit 10, la mairie 3,5 et la communauté de commune du *Poher* 1,5.